

Les films de Pierre présente

ARTHUR RAMBO

Un film de Laurent Cantet

avec Rabah Naït Oufella,
Antoine Reinartz, Sofian Khammes

Synopsis

Qui est Karim D. ? Ce jeune écrivain engagé au succès annoncé ou son alias, Arthur Rambo, qui poste des messages haineux que l'on exhume un jour des réseaux sociaux...

1h27 - France - 2.40 - 5.1 - Visa 150.256

AU CINÉMA LE 8 DÉCEMBRE

photos, dossier de presse et matériel disponibles sur
www.memento-distribution.com

Distribution

Memento Distribution
distribution@memento-films.com
Tél. : 01 53 34 90 39

Presse

André-Paul Ricci, Tony Arnoux et Pablo Garcia-Fons
01 48 74 84 54
andrepaul@ricci-arnoux.fr
tony@ricci-arnoux.fr
pablo@ricci-arnoux.fr

ENTRETIEN AVEC LAURENT CANTET

Partons du début et de « l'affaire » Mehdi Meklat.

Comme beaucoup, j'écoutais les Kids, Mehdi et Badrou, le matin sur France Inter dans l'émission de Pascale Clark, et j'étais troublé par leur jeunesse et par la puissance de ce qu'ils osaient parfois à la radio. Leurs chroniques étaient très créatives et très éclectiques, pas du tout cantonnées aux problématiques des banlieues. J'avais aussi lu des articles de ce duo dans le Bondy Blog que je trouvais pertinents, intelligents et politiquement forts. N'étant pas utilisateur des réseaux sociaux, je n'avais jamais eu connaissance des fameux tweets de Mehdi Meklat. Je les ai découverts le lendemain matin de l'affaire, à la radio et dans la presse. Ma toute première réaction a été la stupeur. Mais j'avais surtout du mal à recoller les morceaux, à me dire que ce gars intelligent et sensible avait pu écrire ça. Comment tout cela pouvait-il cohabiter dans un même esprit ? Par la suite, beaucoup de gens, journalistes, intellectuels, ont essayé d'analyser cela et j'ai eu le sentiment que ça tournait en rond. Ce besoin de comprendre passait inévitablement par du discours, qui de toute part voulait établir une vérité. Mais la dialectique a ses limites. J'avais l'impression que le discours, si construit soit-il, n'épuiserait jamais le mystère du personnage, ce qu'un film pouvait tenter de faire de manière plus sensible.

Comme *L'Emploi du temps*, Arthur Rambo s'inspire d'une affaire très médiatisée et la déplace dans une fiction, Mehdi Meklat/Marcelin Deschamps devenant le fictif Karim/Arthur Rambo. Pour quelles raisons ?

Je ne voulais surtout pas faire un biopic. Il fallait que je retrouve la distance que j'avais instaurée avec la vie de Jean-Claude Romand quand j'ai écrit *L'Emploi du temps*. C'est comme ça qu'est né Karim, dont on ne saura jamais vraiment pourquoi il a écrit ces tweets et qui lui-même ne le saura sans doute jamais. Karim/Arthur Rambo devait rester une énigme pour nous mais surtout pour lui-même.

J'assume les ressemblances évidentes entre lui et Mehdi Meklat mais ne voulais en aucun cas être tenu de respecter le déroulé réel de son histoire. L'ensemble du film se concentre sur les deux jours de l'éclatement de l'affaire. En quelques heures, le statut de Karim bascule : on le rencontre à l'apogée de sa gloire, et en une nuit, il devient le paria que tout le monde fuit. C'est cette concentration temporelle qui a permis de focaliser sur les mécanismes de l'histoire, sur leur exemplarité, sur ce qu'ils nous disent de notre époque, de sa violence, de sa vitesse.

L'idée du pseudo et du titre du film, belle synthèse de la schizophrénie du personnage, est-elle survenue tôt dans le projet ?

Le pseudo est venu très vite. Ce qui m'intéressait, c'était le contraste entre deux systèmes de référence très générationnels : la poésie de Rimbaud qui nous renvoie à une certaine idée de la culture classique et la brutalité de Rambo, héros populaire s'il en est. Ce grand écart décrit bien celui de Karim entre son ambition littéraire et sa colère. Je voulais aussi que cette synthèse soit drôle parfois. Son humour devait rendre Karim séduisant tant pour les lecteurs de ses tweets que pour le spectateur.

Très vite, en confrontant Karim aux différents cercles qu'il côtoie, le film pousse le spectateur à s'interroger voire à se positionner...

Le film est construit comme un film de procès. Continuellement, Karim va être sommé de répondre à cette question : « Pourquoi as-tu écrit ça ? ». Le premier tribunal auquel il est soumis est présidé par la directrice de sa maison d'édition.

La fulgurance des réseaux est antinomique avec la culture de cette femme pour qui une émission littéraire à la télé représente le summum de la communication médiatique. Elle se retrouve là face à

un jeune garçon qui lui explique : « Il n'y a rien de grave, j'ai 200 000 *followers* et personne ne m'a jamais rien objecté ».

Il y a définitivement une fracture générationnelle. Si on n'est pas soi-même un *twittos* compulsif, on est facilement dépassé par ce type de phénomène.

Sans doute que les mots n'ont pas le même poids dans un livre ou quand ils s'affichent sur un écran de téléphone.

Ensuite, il est soumis au jugement de ses amis parisiens.

Un nouveau procès. Et à chaque fois, on lui repose les mêmes questions. Mais elles sont posées par des gens issus de milieux très différents, ce qui permet à Karim de décliner ses explications dans des registres eux aussi très différents, comme s'il n'y avait pas de réponses définitives à son énigme.

Ce groupe de copains parisiens représente cette frange de jeunes gens issus de l'immigration qui ont trouvé une place à travers la culture, la musique, la mode... Une place précaire, ils le savent, que l'histoire de Karim vient menacer. « Tu ne vois pas comme on est fragile ? » lui demande avec lucidité Rachid, présentateur d'une émission de télé qui, craignant pour son propre statut, ne veut plus être vu à en sa compagnie.

On peut penser aussi au road movie, même si Karim se déplace à pied ou en métro sur de courtes distances urbaines : il y a ce même processus de déplacement d'un lieu à un autre, d'un milieu social à un autre, le voyage géographique étant aussi un voyage intérieur.

Si on osait, on pourrait dire que son trajet est un chemin de croix. C'est un trajet de chute, mais j'espère pourtant ne pas avoir fait de Karim un martyr. Ça a été mon souci constant, de l'écriture au montage. Même si le film regarde son personnage avec une attention parfois bienveillante, je ne devais surtout pas chercher à le protéger en gommant tout ce qu'il y a d'irrecevable chez lui. Il fallait qu'on oscille continuellement entre le rejet et l'empathie. Un salaud qui écrit des saloperies ne m'aurait pas intéressé. Par contre, qu'un jeune homme avec qui on pourrait sympathiser soit capable d'écrire de tels messages, ça questionne.

Karim est sans cesse en mouvement, et le film s'attache à restituer une géographie parisienne assez précise, avec cette ligne de démarcation du périphérique qui définit une géographie sociale bien connue, avec ces deux mondes qui se côtoient sans se mélanger. Karim, c'est le transfuge, celui qui franchit le périph, passe d'un monde à l'autre, et qui finit par le payer très cher. Pour arriver là où il veut arriver, Karim sait qu'il lui faut « trahir » ses origines et son milieu social. Son succès, il sait qu'il le doit à des compromis avec lesquels il n'est pas à l'aise.

Avec Pierre Milon, le chef opérateur, on a cherché à rendre cette géographie très claire en créant un contraste fort entre les deux mondes de Karim. Au début du film, on est à Paris, tout va bien, et l'image est brillante, limite clinquante, à l'image du monde qu'il est en train de découvrir. De retour en banlieue, la réalité reprend du poids et l'image devient plus sobre.

De l'autre côté du périph, Karim croise ensuite ses copains d'une web-télé de banlieue : eux sont très en colère contre lui.

Eux aussi sont mis en danger par ces messages. L'amalgame est très vite fait : « On ne peut pas passer notre vie à essayer de changer le regard qu'on porte sur nous et écrire des trucs comme ça », lui reproche Mo, qui sait parfaitement qu'en tant que jeune de banlieue, il risque d'être assimilé à Arthur Rambo.

Ce qui est terrible, c'est que je pense que Karim sait tout ça au moment où il écrit les tweets. Il dit qu'il voulait pousser le bouchon tellement loin qu'il pensait que ça allait faire réagir. Sauf que personne n'a réagi. Je suis prêt à le croire, mais en même temps, rien ne le prouve.

Peut-être finalement que la responsabilité est dissoute par le système. Il y a une grande ambiguïté au sujet de ceux qui côtoient Karim : ils connaissaient sans doute ses tweets mais n'avaient rien dit.

Au bout de son petit périple, Karim retrouve son quartier, ses voisins, sa famille... Il se heurte à l'incompréhension de sa mère.

La mère ressemble à beaucoup de ces mères qui sont dépassées par la situation. Toute sa vie durant, elle a tenté d'éviter les conflits, c'est une invisible. Les parents ou grands-parents issus de l'immigration n'ont pas les mêmes références, les mêmes codes ou les mêmes comportements que les plus jeunes. La mère objecte à Karim que s'il lui expliquait, elle comprendrait peut-être, et la seule réponse de Karim est : « Tu ne peux pas comprendre ». Le numérique creuse un peu plus encore le fossé générationnel. Il n'empêche que quand elle reproche à son fils la teneur de ses tweets, et qu'elle lui dit « qu'ici, on ne pense pas comme ça », Karim est plus déstabilisé qu'à aucun autre moment du film.

Au-delà de Karim, peut-on revenir sur la question des réseaux sociaux qui me semble au cœur de ce film ?

Comment vit-on avec les réseaux sociaux ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Quels dangers présentent-ils ? Comment penser en 140 caractères ? La brièveté d'un tweet gomme toute complexité, et cet effet est encore accentué par la profusion de messages qui s'enchaînent. Cette simplification de discours est sans doute ce que les réseaux ont apporté de plus dommageable à mes yeux.

Karim compare les réseaux sociaux à une cour de récréation où il faut être le plus drôle, le plus fort, le plus sulfureux. On peut se permettre de tout dire parce qu'on a le sentiment que ça ne dépassera pas le périmètre de la cour. Sauf qu'en fait, cette cour-là est globale et peut toucher des millions de gens. C'est aussi ce qui rend le personnage intéressant : on ne sait pas exactement quel degré de conscience il a face à ce qu'il écrit et à la mémoire d'internet.

Il m'apparaît un peu comme un apprenti sorcier. En donnant son avis sur tout, il y a la secrète ambition d'avoir une influence sur la marche du monde. En réalité, les réseaux sociaux sont un monde parallèle dont l'influence sur le monde réel m'inquiète.

Plastiquement, Arthur Rambo frappe par ses incrustations de tweets qui sautent à la figure comme des bombes ou des coups de feu.

L'idée était que ces tweets soient inclus dans la mise en scène tout en la parasitant et en parasitant l'histoire, un peu comme quand on discute et que quelqu'un sort son téléphone pour lire un SMS. Ces messages scandent le film et il fallait doser leur progression. Les premiers apparaissent sur des cartons noirs, comme des intertitres de film muet. Ils restent énigmatiques, on a du mal à les relier à l'histoire. Mais cette mise en avant formelle leur confère un impact très fort. Ensuite, progressivement ils apparaissent directement dans l'image qu'ils brouillent souvent, puis leur rythme s'accélère jusqu'à ce qu'on ne puisse même plus les lire précisément... Tout cela a été long à régler au montage.

Vous faisiez remarquer que les mots sur un écran de téléphone ont moins de poids. On a le sentiment en voyant le film qu'ils en reprennent beaucoup sur grand écran.

Oui, ces tweets que je connaissais parfaitement pour les avoir écrits m'ont beaucoup choqué quand je les ai vus à l'écran. Le poids des mots m'a sauté à la figure, et j'ai vraiment pris toute la mesure de leur violence. C'était très délicat de trouver la bonne balance entre l'irrecevable et la drôlerie.

Pendant un interview, Karim met le doigt sur un antisémitisme récurrent dans ses messages.

J'espère qu'on saisit à ce moment-là qu'il y a une prise de conscience chez lui. Il fait un travail de retour en arrière sur ses motivations et sur lui-même. Il explique surtout clairement que c'est le fonctionnement même du média qui a créé ça : plus c'était dégueulasse, plus on le suivait, et qu'est-ce qui est jugé plus dégueulasse que l'antisémitisme ? Il démonte toute la mécanique des réseaux sociaux. Le média justifie à lui seul les propos qu'il véhicule puisque le but est d'avoir un maximum de *followers*, de *likes* en faisant rire ou hurler les gens. C'est une fin en soi, un moyen d'exister. « Un tweet, une respiration, un tweet, une respiration... » On croit s'exprimer en toute liberté, en réalité, on nourrit la bête.

Je précise que cette scène est tout à fait fictionnelle. C'est Karim qui parle, et elle ne reflète aucun propos qu'aurait tenu Mehdi Meklat. De la même manière, tous les tweets que l'on peut lire ou entendre dans le film ont été écrits par nous. On a passé des jours entiers à les écrire et réécrire, avec Fanny Burdino et Samuel Doux mes coscénaristes, en sousesant avec précision leur horreur tout autant que leur éventuelle drôlerie.

Les provocations de Karim nous renvoient un peu à celle des punks des années 70.

Karim reconnaît cet héritage : « Arthur Rambo, c'est un punk et la seule chose que je revendique, c'est sa colère ». Mais il est un punk numérique, un troll, et ce qui diffère fondamentalement des punks ou rockers, c'est qu'il a plutôt le profil d'un jeune Rastignac moderne. Il adopte parfaitement tous les codes de son époque. C'est un caméléon, à l'aise partout, dans une réception où se côtoient les auteurs du moment aussi bien que dans sa cité de banlieue. On est dans une époque où la séduction est très importante. Là où les rockers et les punks avaient une attitude d'opposition à la norme sociale, et voulaient être choquants, Karim lui est choquant tout en étant dans le système.

La mise en scène prend aussi en charge le fait que cette affaire est ici vue depuis l'intérieur, de l'autre côté du miroir médiatique, d'où des plages de calme, de silence, d'intériorité, qui contrastent avec le tumulte polémique de l'événement.

Ces scènes de répit ne représentent qu'un court moment du film. *Arthur Rambo* est monté de manière plus courte et sèche que mes films précédents. C'est Mathilde Muiyard qui a fait le montage. Plus que mes autres films, celui-ci s'est aussi trouvé au montage, parfois même contre mon gré au début. Il fallait parfois aller contre le rythme de la séquence telle qu'elle avait été tournée. J'ai souvent résisté à certaines propositions mais au fond, je sentais que le film devait être à l'os. Plus direct, plus brutal, pour coller au rythme et à la violence des réseaux sociaux.

Il y a quand même toutes ces scènes où Karim est seul, réfléchit, notamment chez lui dans la deuxième partie.

Son appartement est un peu comme un donjon où il croit pouvoir se réfugier. Mais l'affaire continue à le poursuivre. Echapper à Internet, ce n'est pas facile, parce que c'est un monde sans limite. C'est ce qui rend d'ailleurs la fuite finale de Karim assez illusoire. En fait je vois ce départ plus comme le début d'un voyage intérieur, la recherche d'une intériorité qu'il a fuie jusque-là, sauf peut-être dans ces brefs moments de solitude dans l'appartement.

Il y a aussi cette scène forte, à la fois émouvante et désespérante, avec Farid, le petit frère de Karim qui avait lu les tweets au premier degré et qui se sent « trahi » par la réaction contrite de son aîné.

En fait, il y a une double remise en question dans cette scène. Celle de Farid qui réalise son propre aveuglement vis à vis des messages écrits par son frère, et qui vit ce moment comme une trahison qui semble mettre en question sa relation à ce frère qu'il ne reconnaît plus. Mais il y a surtout une prise de conscience qui s'opère pour Karim quand il saisit que Farid et ses copains, dont la maturité politique naissante ne s'embarrasse pas de complexité, ont pris ses messages pour argent comptant. Ça renvoie une fois de plus Karim à la responsabilité qu'il y a à écrire. C'est sans doute l'élément déclenchant de son départ final.

Si Karim a écrit ces tweets, une des hypothèses est qu'il l'a fait aussi pour faire allégeance au monde d'où il vient. Quel que soit le danger politique, plutôt que de le nier, il me semble important d'observer avec précision cet antisémitisme qui a cours dans les cités. C'est un phénomène délicat à aborder et il faut bien sûr se garder de généraliser. Farid, le petit frère, dit un tas de choses décousues, il fait des amalgames, mais dans ce flot de rancœurs sociales, il exprime malgré tout des préoccupations légitimes sur la relégation sociale dont il se sent victime. Et, phénomène classique, il nomme les boucs émissaires : les « Français », les flics, les Juifs. Farid est blessé, dépassé, et avec l'immaturation d'un

adolescent de 14 ans, il laisse libre cours à sa colère. Mais ce qui le bouleverse le plus, c'est que la relation à son frère est brisée et que d'un coup, il perd son seul repère. Toute l'admiration qu'il a pour Karim lui apparaît sans fondement. « En qui puis-je avoir confiance si je ne peux même pas faire confiance à mon grand frère ? » dit Farid. D'un seul coup, le social et l'intime se télescopent. Mais ce qui m'intéresse le plus dans cette scène, c'est que, sous l'impact de cette remise en question, on sent le doute qui s'installe en lui. Lui aussi démarre un vrai travail de réflexion.

Karim est joué par Rabah Naït Oufella, qui était déjà dans la classe d'*Entre les murs*. Ce choix de casting a-t-il été évident ?

Rabah avait 13 ans au moment d'*Entre les murs* mais avait réussi à s'imposer dans le groupe. Au départ, il n'était pas du tout carriériste ni fasciné par le métier d'acteur, ce qui m'avait séduit. En écrivant, je pensais à lui tout en craignant qu'il ait du mal à adopter les codes du jeune auteur à succès. On a beaucoup travaillé là-dessus et au cours de nos répétitions, j'ai senti qu'il est progressivement devenu Karim. Il a modifié sa façon de parler, son débit, et su adapter son jeu en fonction des milieux où il évolue. Il ne parle pas de la même manière à son éditrice, à ses copains, à sa mère ou à son frère.

Autour de Karim, on retrouve notamment Antoine Reinartz dans le rôle de l'éditeur.

Le personnage de Nicolas mène un double jeu qui le fragilise. Il est clair qu'il avait lu les tweets, en avait certainement ri, et qu'il les avait même repostés pour alimenter le buzz autour de Karim. Quand « l'affaire » éclate, il est piégé et feint de les découvrir.

Il a pourtant une grande affection pour ce jeune gars avec qui il a bossé tout au long de l'écriture du bouquin. Il est dans une proximité avec lui qui rend sa position très inconfortable et tout sauf héroïque. Antoine assume le personnage avec beaucoup de talent, en y mettant même encore plus de torsion et d'émotion que ce que j'avais imaginé.

Un mot sur Anne Alvaro, qui a une seule scène, mais superbe, en accueillant Karim quasiment sans parole mais avec bienveillance. Pourquoi avoir pensé à elle ?

D'abord, il y a sa voix, qui résonne pour moi d'une manière très particulière. Le rôle avait besoin de sa stature, à la fois tranquille et intimidante, peut-être maternelle aussi. Je voulais qu'elle soit presque muette, qu'elle rompe avec la tendance du film qui cherche à mettre des mots sur tout. Elle est la seule à ne pas demander d'explication à Karim. Il y a quelque chose d'un peu abstrait et fantomatique chez elle. C'est une figure, la figure du mentor. Mais c'est sans doute la personne la plus clairvoyante. Elle ne juge pas Karim, elle ne le condamne pas, elle lui dit juste que le moment est venu pour lui de travailler afin de comprendre ce qui lui arrive et qui il est.

Dans le rôle de Farid, Bilel Chegrani parvient aussi à exister puissamment en une ou deux scènes.

Il a émergé d'un casting où on a vu beaucoup de jeunes gens. Pour la scène de la fin, il m'a épaté. Il ne connaissait pas le texte quand on a commencé les répétitions par de l'impro, puis en un quart d'heure, il maîtrisait l'intégralité du dialogue pourtant très long et souvent décousu. Plus que la teneur des dialogues, ce qui m'intéressait dans cette scène était de donner à entendre l'extrême confusion du personnage. Ses propos décousus étaient assez difficiles à incarner. Il ne devait pas paraître idiot, mais extrêmement ému et perdu.

Il dit des choses qui peuvent interloquer mais parvient à rester en même temps très émouvant.

Je veux espérer que l'épreuve que Farid est en train de vivre va l'aider à le sortir de là. Au-delà de ses préjugés, je sens une très grande intelligence chez lui. Et cette intelligence, c'est Bilel qui l'apporte, parce qu'il a un certain recul qui lui a permis d'aborder avec justesse la complexité du personnage, déchiré entre sa colère et un amour, une admiration aveugle pour son frère.

***Arthur Rambo* a un rythme différent de vos films précédents mais il me semble qu'il s'inscrit aussi dans leur lignée, dans la mesure où il s'agit de vous confronter à ce qui vous choque, vous questionne ou vous échappe.**

Si des personnages m'intéressent, c'est parce que j'ai le sentiment d'avoir besoin d'une vie pour les saisir et les suivre dans toutes leurs contradictions. C'est cette complexité-là que j'essaie de retrouver dans mes films. Eviter de tirer un jugement ou une certitude. Dans le cas de Karim, même à la fin, tout reste sinon opaque, du moins ouvert. On le regarde se débattre dans une situation inextricable, un peu comme un entomologiste observe des comportements. Le film accepte de ne pas tout expliquer.

FILMOGRAPHIE

- 2020 **ARTHUR RAMBO**
Scénario Laurent Cantet, Fanny Burdino, Samuel Doux
- 2017 **L'ATELIER**
Scénario Laurent Cantet, Robin Campillo
Festival de Cannes 2017 - Un Certain Regard
- 2014 **RETOUR À ITHAQUE**
Scénario Laurent Cantet, Leonardo Padura Fuentes
Festival de Venise 2014 - Sélection officielle
Festival de San Sebastian 2014
- 2013 **FOXFIRE, CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES**
Scénario Laurent Cantet, Robin Campillo
Festival de Toronto 2012
Festival de San Sebastian 2012
- 2012 **7 JOURS À LA HAVANE** (Segment **LA FUENTE**)
Festival de Cannes 2012 - Un Certain Regard
- 2008 **ENTRE LES MURS**
Scénario Laurent Cantet, François Bégaudeau, Robin Campillo
Festival de Cannes 2008 - Palme d'Or
César 2009 de la meilleure adaptation
- 2006 **VERS LE SUD**
Scénario Laurent Cantet, Robin Campillo
Festival de Venise 2005 - Sélection officielle
- 2001 **L'EMPLOI DU TEMPS**
Scénario Laurent Cantet, Robin Campillo
Festival de Venise 2001
Grand Prix du Meilleur Scénariste, 2000
- 2000 **RESSOURCES HUMAINES**
Scénario Laurent Cantet
César 2001 de la Meilleure première œuvre
Festival de San Sebastian 1999 - Prix du meilleur réalisateur pour un premier film
Prix Louis Delluc 2000
- 1998 **LES SANGUINAIRES** – Arte
Scénario Laurent Cantet, Gilles Marchand

LISTE ARTISTIQUE

Karim	Rabah Naït Oufella
Nicolas	Antoine Reinartz
Rachid	Sofian Khammes
Farid	Bilel Chegrani
Léa	Sarah Henochsberg
Louise de Blossière, éditrice	Hélène Alexandridis
Driss	Chouaïb Arif
La mère	Malika Zerrouki
L'écrivaine	Anne Alvaro

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Laurent Cantet
Scénario et dialogues	Laurent Cantet, Fanny Burdino, Samuel Doux
Image	Pierre Milon
Son	Julien Sicart
Casting	Leïla Fournier
Montage image	Mathilde Muyard
Musique	Chloé
Montage son	Valérie Deloof et Agnès Ravez
Mixage	Jean-Pierre Laforce
Décors	Pascale Consigny
Costumes	Marie Le Garrec
Assistante réalisateur	Delphine Daull
Directeur de production	Diego Urgoiti-Moinot
Régisseur général	Stéphane Avenard
Photographe de plateau	Céline Nieszawer
Directrice de postproduction	Christina Crassaris
Productrice	Marie-Ange Luciani - LES FILMS DE PIERRE
En coproduction avec	FRANCE 2 CINEMA MEMENTO PRODUCTION
Avec la participation du	Centre national du cinéma et de l'image animée et des nouvelles technologies
Avec la participation de	FRANCE TÉLÉVISIONS CANAL + CINE +
En association avec	CINEMAGE 14 COFINOVA 16 INDÉFILMS 8 PLAYTIME MEMENTO DISTRIBUTION
Avec le soutien de	La SACEM RÉGION ILE-DE-FRANCE
Ventes internationales	PLAYTIME
Distribution	MEMENTO DISTRIBUTION